

Un ouragan dans les Hautes-Pyrénées

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 9

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182242>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'inscription qu'on voyait anciennement sur une des portes de Lausanne: « *Lausanna civitas equestris* », *Louis Seigneux tot ékoueissi*. Louis Seigneux tout éclopé; parce que ce bourgmestre de Lausanne était boiteux.

FLANKA. — Mettre, donner un violent coup. — Jean Aigroz, dit l'astrologue de Combremont, ne sachant qu'indiquer pour la température d'un des jours de son almanach, dit à son secrétaire: *Fllanka lei on tonnerre*: mets-y un tonnerre. Ce même astrologue fut mis en prison, pour avoir annoncé, à jour fixe, la fin du monde, ce qui fit manquer la foire de Cossonay, qui tombait sur ce jour-là.

Cérémonies et coutumes des Juifs.

(Fin.)

Dès qu'un Juif est mort, son corps est étendu par terre, dans un drap, le visage couvert. Une bougie allumée est placée près de sa tête. Il est ensuite lavé avec une infusion de camomilles et de roses sèches, et vêtu d'une chemise et d'un caleçon. Au cimetière, le cercueil est ouvert, afin de placer sous la tête du défunt un petit sac rempli de terre. Le plus proche parent fait ensuite une déchirure à son habit, et le cercueil est descendu dans la fosse, où chacun jette une pelletée de terre, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement comblée.

Au sortir du cimetière, chacun arrache une poignée d'herbe et dit, en la jetant derrière soi, ce passage du psalmiste: *Ils fleuriront comme l'herbe de la terre*, cela en signe de la résurrection.

Quand les parents sont de retour à la maison, ils s'assoient à terre, ôtent leurs souliers, puis on leur sert du vin et des œufs durs, en mémoire de cette parole des Proverbes: *Donnez à boire au misérable, et du vin aux affligés*.

Dès que le mort est emporté de la maison, on plie en deux son matelas, on roule ses couvertures, et l'on place à la tête du lit une lampe qui reste allumée pendant sept jours.

Nous terminons ce court aperçu sur les cérémonies et coutumes des Juifs par l'énumération abrégée des articles de foi, au nombre de treize, sur lesquels sont basées toutes leurs croyances:

Le Juif croit en un Dieu créateur de toutes choses, indivisible, incorporel, le seul qui doit être servi et adoré. Il croit qu'il y a eu et qu'il peut y avoir encore des prophètes pour recevoir les inspirations de Dieu, mais que Moïse fut le plus grand de tous, et que la loi qu'il leur a laissée a été entièrement dictée par Dieu, loi immuable, à laquelle on ne peut rien ajouter ni retrancher. Enfin, le Juif attend la venue d'un Messie qui surpassera tous les rois de la terre, relèvera leur nation et fondera un vaste empire.

Un ouragan dans les Hautes-Pyrénées.

Par une matinée de 1842, deux villageois s'éloignaient de Bagnères-de-Bigorre, pour retourner à leur village; c'était

une femme de Vignec, Marie Boucagnère et son frère Germier. Le temps était froid, le ciel voilé, la terre enveloppée d'une mince couche de neige, que balayait un vent glacial; on n'entendait aux champs que les croassements sinistres des corbeaux. Malgré l'aspect de cette nature désolée, nos voyageurs s'aventuraient au milieu des montagnes, dans un chemin le plus souvent impraticable à pareille époque, et ce ne fut que longtemps après avoir perdu la vue des dernières maisons de Campan qu'ils commencèrent à se reprocher leur imprudence. Mais Marie était mère; il lui tardait de revoir ses enfants, et l'amour maternel lui donnant du courage, elle avait fermé les yeux sur les difficultés de la route, en songeant aux caresses que son fils et sa petite fille, deux jumeaux charmants, lui prodigueraient.

Germier, lui, avait bien voulu faire quelques objections à ce départ, mais il aimait tant sa sœur, son petit neveu et sa petite nièce, qu'il s'était laissé entraîner aux supplications de Marie, qui l'avait menacé de partir seule.

De moment en moment, la marche se hérissait de difficultés; la neige, qui n'avait cessé de tomber depuis la nuit précédente, encombrait les hauteurs; elle empêchait de reconnaître le sentier sérieux. Bientôt le vent redoubla d'intensité; il poussait avec fureur des tourbillons de neige, et, aveuglés par l'ouragan, Germier et Marie n'avançaient qu'avec lenteur, et, après plusieurs heures d'une marche pénible et incertaine, ils étaient encore loin de la crête de la Hourquette; ils l'aperçurent enfin; mais la fatigue avait épuisé les forces de la jeune femme, qui se laissa tomber de lassitude aux pieds de son frère.

— Encore un effort, Marie, nous trouverons la Hourquette et nous arriverons aux granges de Cadéac.

En prononçant ces mots, Germier prit la main de sa sœur pour la relever.

— Frère, dit-elle d'une voix affaiblie, laisse-moi; je ne t'ai que trop retardé; tâche de te sauver seul, s'il en est temps encore... Mes pauvres enfants!... murmura-t-elle.

— Te laisser! ma sœur, l'oses-tu proposer à ton frère? Mais, vois! le ciel est moins noir, la tourmente s'apaise; un peu de courage nous met hors de danger: avec mon appui...

— Pas d'illusion, Germier; il m'est impossible de faire un pas: toi-même tu as de la peine à te soutenir: mais, peut-être, pourras-tu échapper. Adieu! Aime mes pauvres petits enfants: sers-leur de père, puisqu'ils ont eu le malheur de le perdre le jour où ils sont venus au monde... Bon André, je te rejoindrai bientôt, et nous prierons ensemble pour nos petits enfants...

Germier, sombre et silencieux, regardait autour de lui comme pour chercher du secours; mais, hélas! on n'apercevait dans ces lieux déserts que la neige qui les couvrait de son vaste linceul.

— Mon frère, continua la jeune mère, hâte-toi! la nuit approche, la tempête augmente, le froid s'accroît, quelques moments encore, tout moyen de salut est fermé, et mes enfants seront orphelins.

— Mon Dieu, mon Dieu! ayez pitié de nous! s'écria le pauvre frère.

Et, jetant son bâton, il se mit à genoux sur la neige près de sa sœur et pria; puis il s'assit, décidé à mourir avec elle. Cette résolution effraya la jeune femme, qui mit tout en œuvre pour la combattre; mais prières, supplications, larmes, tout fut inutile. Germier n'avait jamais eu qu'une affection au cœur, un amour fraternel qui ne s'était jamais démenti.

A cette scène de désolation succéda un moment de silence. Marie implorait intérieurement le ciel. Elle puisa dans ce recueillement une nouvelle énergie, et ce fut d'un ton presque inspiré qu'elle dit à son frère:

— Ecoute, tu vois ces nuages qui se traînent le long des pics: sous peu, ils nous auront enveloppés, et l'ouragan reviendra, avec la nuit, aussi terrible que naguère; alors tout espoir sera fini, et tu te perdras sans me sauver. Cherche donc à gagner la crête, et si tu réussis, demain tu viendras à mon secours, car Dieu peut me conserver jusqu'alors; il sait que mes petits enfants ont encore besoin de leur mère; va, mon

bon Germier, ne néglige point la seule chance de salut qui me reste.

Germier, avant de se rendre, souleva sa sœur dans ses bras ; il essaya de la faire marcher, et voyant que c'était peine perdue, il tâcha de la porter, mais ses forces épuisées ne le lui permirent pas. Il se laissa donc vaincre par l'idée que la conservation de Marie pouvait dépendre de la sienne ; il l'embrassa et lui assura que le jour du lendemain le retrouverait au même endroit. Lorsqu'il fut parti, la pauvre mère apprécia toute l'horreur de sa position. Seule au milieu de la montagne, avec un genévrier pour unique abri, elle s'y voyait exposée au froid, à la faim, aux bêtes féroces. L'infortunée prit le rosaire qu'elle tenait sur son cœur et implora celle qui bientôt devait tenir lieu de mère à ses enfants.

Jamais, dans ces fatales circonstances, les habitants des vallées n'ont manqué de dévouement. Lorsqu'on apprit à Cadiac le malheur de Marie, tous les cœurs se sentirent émus de compassion ; et ce qu'il y avait d'hommes déterminés prit avant le jour le chemin de la montagne. Pour partir avec eux, Germier oublia sa fatigue. Ces braves gens, malgré leur courage, ne purent arriver au sommet de la Hourquette ; il s'y passait un de ces spectacles affreux et sublimes, fréquents dans les Pyrénées.

On voyait un tourbillon chargé de flocons de neige se former à l'extrémité de la crête, monter en colonne vers le ciel, s'étendre comme une vague immense, puis retomber pour s'engouffrer en grondant dans les antiques forêts. Nos braves gens comprirent que c'en était fait de Marie et cherchèrent à calmer le désespoir de son frère, qui se reprochait de l'avoir abandonnée.

L'ouragan dura toute la journée ; enfin, sur le soir, les vents tombèrent et le ciel recouvra sa sérénité. La gelée de nuit durcit assez la neige de la Hourquette pour que l'on pût la traverser. Germier était toujours à la tête ; quoique n'osant plus espérer, son cœur le guida vers l'endroit où, trois jours avant, il avait laissé gisante la pauvre mère, et se trouva avec ses compagnons en face d'un tableau attendrissant. La neige avait couvert le genévrier, et, soutenue par les branches, elle s'était disposée en voûte à plusieurs pieds du sol ; de chaque côté s'élevaient des parois de neige, laissant au centre un petit espace où l'on apercevait la jeune femme accroupie, pâle, immobile, comme une sainte dans une niche. Son frère se jette sur ce corps glacé, le presse dans ses bras, l'arrose de ses larmes. O bonheur ! un soupir s'échappe de cette bouche déjà fermée ; Marie respire encore ; des soins pressés la rendent à la vie ; elle ouvre les yeux, demande ses enfants, et leurs innocentes caresses firent de cette infortunée la plus heureuse mère. On la transporta à Notre-Dame de Pène-Tailade, pour y offrir à la Vierge l'expression de sa gratitude. Dès lors, Marie Boucagnère fut appelée et s'appelle encore Marie Trouvée...

Le train de Valachie. — Si les nouvelles de Valachie ne viennent pas toujours très vite, elles sont parfois très amusantes, témoin ce qui suit : Le 31 décembre dernier, un train de voyageurs partit de Tekmin pour Bucharest ; les mécaniciens, chauffeurs, chefs de train et tout le personnel avaient, par de fortes libations, fêté l'enterrement de l'année 1872. A la première station, on recommença, et les passagers se mirent de la bande : ce fut une succession de grogs, petits verres, etc. Nouvelle station, nouvelle ingurgitation générale de spiritueux, avec force toasts en l'honneur de l'année qui approchait, et ainsi de suite.

A Bucharest, à l'heure fixée pour l'arrivée du train, on ne voit rien venir ; une heure, deux heures se passent, la nuit est arrivée. On télégraphie, on retélégraphie ; on apprend que le train a passé enfin à l'avant-dernière station de son parcours, mais

qu'on n'a plus de ses nouvelles. Le chef de gare de Bucharest monte sur une locomotive à la recherche de son train. Au bout d'une demi-heure, on l'aperçoit faisant une halte en pleine campagne. On approche, on crie, pas de réponse. Lorsqu'on fut tout près, que découvre-t-on ? Chauffeur, personnel, voyageurs, tous dormant, ronflant, ivres comme des Polonais.

Un jeune homme, employé dans un bureau d'affaires de cette ville, vient de recevoir d'un de ses amis de la campagne une lettre où nous lisons le *post-scriptum* suivant :

« Quand tu m'écriras sur une carte-correspondance, mets-la dans une enveloppe ; notre facteur, qui est une mauvaise langue, n'a pas besoin de savoir nos affaires. »

Un étudiant en médecine passe un examen. Le professeur, l'interrogeant sur les différentes phases d'une maladie, lui pose cette question :

— Que feriez-vous lorsque la crise serait arrivée à son plus haut degré ?

Le candidat réfléchit longtemps, passe sa main sur son front, et, ne trouvant aucune solution, répond carrément :

— Ma foi, monsieur, je vous enverrais chercher.

Une jeune femme lisait hier, dans un journal, une causerie sur les étoffes de deuil et le moment précis de leur emploi. Elle appelle son mari.

— Pourquoi, lui demanda-t-elle, porte-t-on de la laine pendant le grand deuil, et de la soie durant le petit ?

— Ma chère, réplique le mari sans hésiter, on porte de la laine d'abord, parce que rien ne se refroidit plus vite que les grandes douleurs.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Théâtre de Lausanne.

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin.

DIMANCHE 2 MARS 1873

LES FILLES DE MARBRE

Pièce mêlée de chant, en cinq actes, dont un prologue.

EDGARD ET SA BONNE

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures précises.

JEUDI 6 MARS (15 rep. de l'abonnement)

LE VOYAGE DE M. PERRICHON à la mer de glace,

Comédie en quatre actes, du théâtre du Gymnase.

BRUTUS, LACHE CÉSAR...

Comédie-vaudeville en un acte.

On commencera à 7 1/2 heures.

DIMANCHE 30 MARS, clôture de l'année théâtrale.

Lausanne. — Imp. Howard-Delisle.